

Entangled Territorialities: Negotiating Indigenous Lands in Australia and Canada, Françoise Dussart et Sylvie Poirier (dir.). Toronto : University of Toronto Press, 2017, 272 p.

Raphaël Preux

Volume 50, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078716ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078716ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Preux, R. (2020). Compte rendu de [*Entangled Territorialities: Negotiating Indigenous Lands in Australia and Canada*, Françoise Dussart et Sylvie Poirier (dir.). Toronto : University of Toronto Press, 2017, 272 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 50(1), 203–205. <https://doi.org/10.7202/1078716ar>

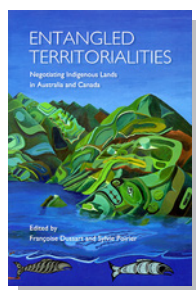
dentaires, empoisonnements, et en tout temps tenter de vaincre la barrière linguistique car pratiquement personne ne comprenait le français au Nouveau-Québec. Dans les situations les plus graves, il fallait appeler d'urgence l'avion du gouvernement du Québec pour évacuer un malade vers un hôpital du Sud ou à Chimo. Les évacuations d'urgence devaient souvent avoir lieu la nuit, ou en pleine tempête, en hydravion ou en hélicoptère; elle louera « l'excellence des pilotes de brousse » (p. 97). Dans ces circonstances, c'est l'infirmière Giroux qui devait contacter elle-même les secours par le truchement du radiotéléphone (p. 96). Et en cas de panne de radio, tout le monde était complètement isolé pendant des jours (p. 51). Louise Giroux se souvient d'avoir transporté en chaloupe un enfant innu blessé par balle par son père – et qu'elle garda tout contre elle, sous soluté : « ... il faut au moins 14 heures pour se rendre à Chimo via la Baie d'Ungava » (p. 99).

Tout n'était pas rose : l'ex-infirmière se remémore ses craintes d'alors et refait sans complaisance ni vantardise le récit de certains drames dont elle a vu les conséquences en tant que soignante, par exemple pour de nombreux enfants innus attaqués par des chiens affamés, nourris une seule fois par semaine : « Enfant éventré par les crocs que le père réussit à défendre in extremis. Enfant à la carotide déchirée » (p. 100). Dans d'autres passages, on évoque les perceptions des Inuits entourant la mort, la maladie, le suicide des aînés qui se sentent trop vieux et qui décident de s'éloigner pour mourir (voir n. 19, p. 93).

En plus de sa valeur humaine et littéraire – car le texte est admirablement bien écrit –, ce livre sera utile aux chercheurs voulant documenter les mentalités et certains modes de vie révolus du monde autochtone du Nord québécois d'il y a un demi-siècle. L'auteur en est pleinement consciente lorsqu'elle date ses expériences et qu'elle souligne les transitions dans

les pratiques autochtones : « Faire une randonnée en traîneaux à chiens appartient aux touristes désormais. En 1970, les Inuits portaient encore à la chasse avec eux. » (p. 100) Même si les mentalités ont changé, les chercheurs ont besoin de points de comparaison afin de mesurer le chemin parcouru collectivement.

Yves Laberge, Ph.D.
Centre ÉRE



**Entangled Territorialities:
Negotiating Indigenous Lands
in Australia and Canada**

*Françoise Dussart et Sylvie Poirier (dir.).
Toronto : University of Toronto Press,
2017, 272 p.*

Entangled Territorialities: Negotiating Indigenous Lands in Australia and Canada est un ouvrage collectif dirigé par Françoise Dussart, professeure d'anthropologie de l'Université du Connecticut, et Sylvie Poirier, professeure d'anthropologie de l'Université Laval. La notion de « territorialités enchevêtrées » fait référence aux différentes modalités des relations entre autochtones et allochtones dans les contextes, hérités de la colonisation, de coexistence sur un même territoire.

Le détail de l'œuvre *Usufructs* (1995) de l'artiste et activiste Lawrence Paul Yuxweluptun, utilisée pour l'illustration de couverture, prépare le lecteur à porter son attention sur la complexité de cette situation, qui s'est développée de façon comparable au Canada et en Australie. D'une part, la colonisation visait à déposer les populations autochtones de leurs terres et de leurs modes de relation à celles-ci par un arsenal de dispositifs politico-juridiques. Mais

d'autre part, et en dépit des violences subies, ces terres et ces relationnalités demeurent vivantes, à la fois présences ancestrales et sources de projets éthico-politiques orientés vers des futurs autodéterminés. Comme l'écrit John Borrows dans la préface de l'ouvrage – en conclusion d'un récit traditionnel Anishinaabe : « ... to be alive is to be entangled in relationships not entirely of our own making » (xiii). Mais, nuance-t-il au préalable, « ... our entanglements can be either liberative or oppressive » (viii).

Une telle ouverture sur les multiples significations que peuvent prendre les relations entre autochtones et allochtones, relativement au territoire (système foncier, gestion des ressources territoriales et plus généralement relation au vivant, mais aussi à l'ancestralité) et en fonction de différents contextes, constitue l'intérêt majeur de cet ouvrage. Parler d'enchevêtrement, comme le signale Michael Asch dans la postface, ne se réduit donc pas à pointer les impacts du colonialisme sur les sociétés autochtones, comme si ceux-ci pouvaient être unilatéraux et définitifs. Ce qui est recherché à travers ce concept est plutôt « to analyse "what is going on", since it draws attention to imaginative possibilities and unexpected consequences of colonization, neo-colonization, and commodification ». (11)

Cela donne naturellement lieu à des conceptions diversifiées de ce que recoupe la notion d'enchevêtrement, comme en témoignent les dix chapitres de l'ouvrage qui reposent sur des études de cas. Cinq chapitres se rapportent à des contextes canadiens : les stratégies de dialogue des chasseurs eeyouch du nord du Québec avec Hydro-Québec (Harvey Feit), les stratégies des chasseurs eeyouch avec les chasseurs récréatifs allochtones (Colin Scott), la politique territoriale des communautés cries-métisses du nord de l'Alberta (Clinton Westman), la reconnaissance d'une agentivité des ancêtres

salish de la Côte en Colombie-Britannique contre la profanation de leurs sites funéraires (Brian Thom), la négociation d'une autonomie relative du territoire (*Nitaskinan*) par les Nehirowisiwok (Centre du Québec) dans leurs réponses à la colonialité globale (Sylvie Poirier). Cinq autres chapitres concernent des contextes australiens : tout d'abord dans la Terre d'Arnhem, la réappropriation territoriale par les Yolŋu, que ce soit à travers leur engagement dans la gestion des *Indigenous Protected Areas* (Frances Morphy) ou à travers leur lutte contemporaine pour la sélection des sites funéraires (Sachiko Kubota), ainsi que la *two-way approach* développée par les rangers « yugul mandir » de la communauté de Ngukkur (Elodie Fache). Ensuite, en Australie centrale, celui de la gestion par les Anangu et les Warlpiri des chameaux importés par les colons puis laissés à l'état « sauvage » (Petronella Vaarzon-Morel), et celui de l'usage controversé de la cartographie dans le processus de revendication territoriale des Warlpiri (Nicolas Peterson).

L'ouvrage est particulièrement intéressant du fait que ces différentes contributions ne constituent pas un simple catalogue de situations d'enchevêtrement, mais qu'elles mettent ce concept même au travail, à l'épreuve du terrain et parfois des concepts des communautés locales elles-mêmes. Par exemple, dans le contexte australien, Morphy opère une distinction essentielle entre, d'une part, la notion yolŋu d'enchevêtrement (*māmuy*), qui désigne les addictions introduites par la colonisation, et d'autre part l'« articulation » des moyens offerts par l'État au travers des *Indigenous Protected Areas*, au projet de sauvegarde de l'autonomie des entités territoriales sources de la loi coutumière (*rom*). Dans le même sens, Fache privilégie la notion de « médiation » de façon à porter l'attention, au sein de cette articulation, sur le processus de mise en dialogue d'ontologies initialement tenues pour distinctes.

À travers ces discussions conceptuelles, les contributions de cet ouvrage mettent en relation trois idées principales. La première est que les significations de la rencontre entre autochtones et acteurs coloniaux ne sont pas unidirectionnelles et sont aujourd'hui encore en train de se faire. C'est le sens de la référence au concept d'*entanglement* emprunté à Thomas (2009). La seconde est que les ontologies relationnelles autochtones sont porteuses de projets politiques, à la fois critiques et normatifs. D'une part, en termes de politique intérieure à un territoire où les activités sont régulées par une éthique de la responsabilité et de la réciprocité (Westman) et où les enjeux de propriété sont reliés aux activités rituelles (Kubota). D'autre part, en termes de politique étrangère, dans les cas où cette *place-based ethic* (Coulthard 2010) sert de matrice de sens dans les dialogues avec des acteurs allochtones. Le « *caring for country* » en Australie centrale (Fache), ou la lutte pour la protection des sites funéraires ancestraux salish de la Côte (Thom) en sont de bons exemples. La notion de réciprocité donne lieu aussi à des analyses plus réflexives. Colin Scott et Brian Thom ancrent l'étude de cette politique de l'ontologie dans des mises en récits réflexives de la relation entre le chercheur et les personnes avec lesquelles il est amené à travailler sur le terrain. Michael Asch en tire des conclusions plus générales sur le geste académique de catégorisation. Ces analyses ont en commun de mettre en valeur la force normative et critique des notions de responsabilité et de réciprocité qui animent les politiques autochtones. À cet égard, la situation décrite par Colin Scott concernant les partenariats stratégiques que les chasseurs eeyouch établissent avec certains chasseurs québécois, afin de limiter l'accès d'autres chasseurs aux territoires de chasse, représente une situation très intéressante et peu souvent documentée.

Enfin, la troisième idée développée dans cet ouvrage est la disposition

des ontologies relationnelles à l'intégration d'éléments ou de modèles étrangers. Petronella Vaarzon-Morel offre une analyse d'une grande finesse de cette plasticité dans le contexte de la gestion par les Anangu et les Warlpiri de l'espèce « invasive » des chameaux. Cette idée de plasticité soulève pourtant de nombreuses questions, en raison de l'asymétrie de pouvoirs qu'elle présuppose et qui conditionne le fait que ce sont aux systèmes autochtones de s'adapter. L'ouvrage évite d'apporter une réponse définitive à cette question, son propos étant principalement de mettre en lumière la complexité des situations décrites. Cette position est en un sens un engagement de la part de chercheurs et chercheuses dont l'introduction nous rappelle ceci :

Each one of them, in varying degrees, has made political and methodological claims and strives to understand the multiple realities and ways of being in the world deployed by indigenous people historically embattled with settler states. (p. 13-14)

L'ouvrage est en ce sens une contribution plus que nécessaire pour sortir de l'invisibilité les stratégies autochtones déployées à l'intérieur de relations de pouvoirs asymétriques. Mais on est alors en droit d'émettre une réserve : pourquoi l'introduction théorique de l'ouvrage n'accorde-t-elle pas une place centrale aux théories autochtones de l'enchevêtrement, dont la *place-based theory* est un bon exemple (Coulthard 2010)? Elle manque ainsi l'occasion d'identifier un autre enchevêtrement, celui des écrits autochtones sur le sujet qui ont été « both constituted by and resistant to paradigms of Western literacy-based formations of knowledge and representation » (Grossman 2013).

Raphaël Preux

Doctorant, département d'anthropologie,
Université de Montréal

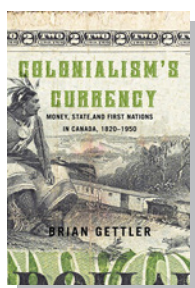
Références

Coulthard, Glen. 2010. « Place against empire: Understanding Indigenous

anti-colonialism ». *Affinities: A Journal of Radical Theory, Culture, and Action* 4(2) : 79-83. <<https://ojs.library.queensu.ca/index.php/affinities/article/view/6141>> (consulté le 22 déc. 2020).

Grossman, Michele. 2013. *Entangled subjects: Indigenous/Australian cross-cultures of talk, text, and modernity*. Brill Rodopi.

Thomas, Nicholas. 2009. *Entangled objects: exchange, material culture, and colonialism in the Pacific*. Cambridge : Harvard University Press.



Colonialism's Currency. Money, State, and First Nations in Canada, 1820-1950

Brian Gettler. Coll. « Études d'histoire du Québec » 39, Montréal/Kingston : McGill-Queen's University Press, 2020, 301 p.

Étudier la monnaie amène à se pencher sur tout ce qu'elle implique en termes de liens sociaux. Loin de l'image – développée par l'économiste Jean-Baptiste Say au tournant du XIX^e siècle et adoptée par toute une tradition d'économistes classiques – d'une monnaie neutre agissant comme un simple voile sur l'économie réelle, de nombreux penseurs, de Karl Marx et Georg Simmel à Viviana Zelizer et Nigel Dodd, ont éloquemment montré que l'argent est autant créé par le social qu'il le crée à son tour. L'ouvrage *Colonialism's Currency. Money, State, and First Nations in Canada, 1820-1950*, que l'historien Brian Gettler a tiré de sa thèse de doctorat soutenue en 2011, participe de cette tendance hétérodoxe.

Le problème de la définition de la valeur est au cœur des questionnements sur le phénomène monétaire. Pour qu'une personne consente à recevoir une monnaie à l'occasion d'un échange, elle doit avoir confiance que cette même monnaie

pourra être acceptée par un tiers lors d'une transaction future. C'est normalement l'État qui assure la valeur de l'argent, même si de nombreuses expériences de monnaies parallèles ont existé et existent encore. Dans un contexte colonial, l'imposition de la valeur monétaire se fait par les détenteurs du pouvoir. Elle est donc *subie* par les populations colonisées, et non *choisie*, donnant alors parfois naissance à des formes de résistance, comme l'a montré Pierre Bourdieu dans son étude chez les Kabyles, qui rejetaient la devise française non seulement parce qu'imposée par la puissance colonisatrice, mais aussi à cause de leur conception du temps axée sur le présent, donc peu compatible avec un médium comme la monnaie qui reporte à plus tard la jouissance d'un bien désiré.

Denys Delâge s'est déjà penché, il y a une trentaine d'années dans son *Pays renversé*, sur les échanges entre colonisateurs et colonisés au XVII^e siècle, période qui marque les premiers contacts à grande échelle entre individus du Nouveau et de l'Ancien Monde. Il a montré que les Autochtones de nord-est du continent américain avaient été victimes de ce qu'il qualifie de « problématique de l'échange inégal » : par manque d'informations sur la valeur réelle des pelleteries sur le marché européen, les Amérindiens ont accepté une monnaie d'échange (des produits manufacturés) d'une valeur bien inférieure à celle qu'avait le produit de leur travail.

Brian Gettler reprend le fil deux siècles plus tard. Le Canada, maintenant colonie britannique, commence à envisager de transformer en argent les présents donnés aux différentes nations amérindiennes. La tradition des présents était bien implantée depuis le Régime français pour s'assurer la fidélité de peuplades incontournables sur l'échiquier nord-américain. Avec la diminution du poids démographique des Autochtones et la fin des conflits

impériaux, les présents se cristallisent en une tradition que d'aucuns, dans les officines coloniales, voudraient voir disparaître. L'historien, maintenant professeur assistant à l'Université de Toronto, a réalisé trois études de cas dans les archives liées à trois communautés amérindiennes du Québec et de l'Ontario actuels ayant chacune des caractéristiques différentes : les Innus du Saguenay-Lac Saint-Jean, les Cris de l'ouest de la Baie-James et les Wendats installés près de Québec.

L'ouvrage est séparé en trois sections comportant chacune deux chapitres. La première section, « Money and Meaning under Settler Colonialism », commence par un chapitre intitulé « Money: A Technology of Settler Colonialism ». Pourquoi parler de l'argent comme d'une « technologie » ? Il faut revenir au sens original de *technè*, qui est celui d'une production. Comme le montre Gettler, la monnaie sert à « produire » l'État colonial en repoussant ses frontières réelles et symboliques. Avec l'essor du papier-monnaie émis par des banques privées mais réglementé par le pouvoir se manifeste une homogénéisation croissante des moyens de paiement, dont la pénétration s'effectue de plus en plus loin dans l'hinterland canadien, venant alors à imposer un médium spécifique pour les échanges à des populations plus habituées à pratiquer le troc. L'iconographie utilisée sur la monnaie contribue également à légitimer la puissance coloniale. Au chapitre 2, l'auteur démêle les différents débats qui ont eu lieu entre ceux qui – peu nombreux au départ – étaient pour et ceux qui étaient contre les compensations en argent aux Autochtones. Du côté colonial, plusieurs administrateurs, autant au Canada qu'à Londres, craignent que les membres des Premières Nations utilisent la monnaie à mauvais escient, selon l'idée qu'ils seraient naturellement imprévoyants. Le gouverneur Dalhousie écrit ainsi en 1828 que « les Indiens dépensent instantanément l'argent